

## Guillaume d'Aquitaine (1071-1127)

Farai un vers de dreit nien  
non er de mi ni d'autra gen  
non er d'amor ni de joven  
ni de ren au  
qu'enans fo trobatz en durmen  
sus un chivau

No sai en qual bora-m fui natz  
no soi alegres ni iratz  
no soi estranhs ni soi privatz  
ni no-n puesc au  
qu'enaisi fui de nueitz fadatx  
sobr'un pueg au

No sai cora-m fui endormitz  
ni cora-m veill s'om no m'o ditx  
per pauc no m'es lo cor partitz  
d'un dol corau  
e no m'o pretx una fromitz  
per saint Marsau

Malautz soi e cre mi morir  
e re no sai mas quan n'aug dir  
metge querrai al mieu albir  
e no-m sai tau  
bos metges er si-m pot guerir  
mas non si amau

Amigu'ai ieu non sai qui s'es  
c'anc no la vi si m'aiut fes  
nim fes que-m plassa ni que-m pes  
ni no m'en cau  
c'anc non ac norman ni franses  
dins mon ostau

Anc non la vi et am la fort  
anc no n'aic dreit ni no-m fes tort  
quan no la vei be m'en deport  
nom prez un jau  
qu'ien sai gensor e belazor  
e que mai vau

No sai lo luec on s'esta  
si es m pueg bo es en pla  
non aus dire lo tort que m'a  
abans m'en cau  
e peza-m be quar sai rema  
per aitan vau

Fait ai lo vers no sai de cui  
et trametrai lo a celui  
que lo-m trameta per autrui  
enves Peitau

*que-m tramezes del sieu estui  
la contraclau.*

Encore un classique, à se remettre en mémoire.

Ce poème est fascinant à plusieurs titres... Le sujet, la manière, l'écho...  
En retraite contrainte, il peut avoir des vertus d'apaisement dans le malheur.  
Il est surtout admirable par la densité du propos.

Je reprends ici la transcription occitane qu'en a donnée Jacques Roubaud, dans son Anthologie, *Les Troubadours*, Seghers, 1971.

Il existe des variations orthographiques... L'occitan a été fixé dans sa transcription moderne par des hommes tel que mon maître Pierre Bec (Pèire Bèc, 1921-2014), qui officiait à Poitiers, qui a contribué à l'établissement d'une grammaire comparée entre les divers dialectes de la langue, et jouait du violon ! (*La Langue occitane*, PUF, Que sais-je ? n° 1059/ *Manuel pratique d'occitan moderne*, Picard, 1973, plus des ouvrages plus complets et savants, et des anthologies qui se trouvent encore, en cherchant bien, en 10/18 ou chez Edouard Albanel). Fin de la parenthèse, et de l'hommage.

Roubaud a adopté, dans son anthologie, une présentation des textes français selon une disposition qui, espaçant les lignes par un blanc conséquent, maintenant la continuité de la strophe, et abandonnant les majuscules totalement, donne au poème une respiration singulière. Particulièrement pour celui-ci :

Je cite [ici un passage éclairant](#) et simple de Francesca Manzari, in *Amour maudit moteur de la poésie : Provence et modernité* :

« .../... C'est la composition des *vidas* des troubadours qui confère au Grand Chant la dimension romanesque et fictionnelle qui a permis la construction, au fil des siècles, d'un certain nombre de figures "maudites" des troubadours, Jaufre Rudel, Bertran de Born, Guilhem de Berguedan, Folquet de Marseille, Raimon Jordan... L'amour chanté par le *trobar* engendre son opposé destructeur : la mélancolie due à l'éloignement de la dame guette le troubadour qui risque de ne plus savoir composer. Ainsi la malédiction acquiert, en Provence, un caractère sacré : on compose pour éviter de tomber dans la malédiction du mal d'amour qui éteint les facultés créatrices du poète. La mélancolie est alors, à la fois, la malédiction et la bénédiction de la poésie, son moteur, son élan vital et également sa dimension méta-critique, son origine et sa limite.

Dans *La Fleur inverse*, Jacques Roubaud propose une lecture de la naissance du *trobar* qui va précisément dans ce sens : une naissance qui annonce d'emblée sa couleur théorique et méta-critique : "Dans le champ des rimes, dans la théorie de l'*amors* a été éprouvé pour la première fois le lien, qui n'est pas près de cesser d'agir sur les poètes, de la mélancolie à la mémoire, l'impossibilité de dire et l'impossibilité de ne pas dire qui désignent la tension de la poésie entre forme et néant."

L'une des premières *cançons* de Guilhem IX d'Aquitaine, le premier des troubadours, explicite le statut antinomique du *trobar*. Elle dit *Farai un vers de dreit rien* / "Je ferai un vers de pur rien". Cette *canço* dont la plus célèbre reprise est celle du *joc parti*, de la *tenso* entre Aimeric de Peguilhan et Albertet de Sisteron, *Amics Albert tenzós soven* / *Ami albert tensonz souvent* i, inscrit d'emblée le *trobar* dans un jeu aporétique : il n'a pas d'objet, ce qu'il chante est néant, il n'appartient sinon dans le trop appartenir à celui qui fou, parmi les fous d'amour, a été touché par une fée. Cette fée déclenche amour en en constituant l'origine et en faisant signe vers sa limite. »

Je vous laisse réviser vos souvenirs de la *fin amors*, et du *trobar*.

Une des caractéristiques de la version roubaldienne est également qu'elle choisit d'être explicite en français, rajoutant partout les pronoms personnels qui n'existent pas en occitan. Je vais donc tenter une version qui « ressemblera » (très relativement, mais en suivant la syntaxe au plus près et en tentant des solutions acceptables pour le lexique employé, et en empruntant tout de même parfois à la version Roubaud : le « plaise/pèse » de la 5<sup>ème</sup> strophe) au texte originel, sans prétendre en donner ici une meilleure vision. Pur exercice de ma part, pour vérifier que je connais encore un peu la langue de mon enfance.

Ferai un *vers* de pur néant

non point sur moi ni d'autres gens,  
non point d'amour, ni de jeunesse,  
ni de rien autre  
sinon que fut trouvé en dormant  
sur un cheval.

Ne sais quelle heure je fus né  
ne suis ni enjoué ni attristé  
ni revêche ni familier,  
ne se peut autrement  
que fus de nuit pourvu par fée,  
sur un puy élevé.

Ne sais quand je fus endormi  
et quand je veille si on ne me dit  
à peu que le cœur m'en soit parti  
d'un deuil de cœur,  
et n'en ai prix plus que fourmi  
par Saint-Marceau.

Malade suis et me crois mourir,  
et n'en sais que ce qu'en ouïs dire :  
médecin m'en irai quérir,  
et ne sais quel ;  
bon médecin s'il me peut guérir,  
mauvais s'il fault.

J'ai une amie, qui ? ne le sais  
car ne la vis ma foi jamais ;  
d'elle rien qui me plaise ou pèse,  
et peu me chaut ;  
oncques n'eus Normand ni Français  
dans mon ostau.

Oncques ne la vis, et l'aime fort,  
oncques ne m'a fait droit ni tort ;  
quand ne la vois, bien m'en déporte,  
et ne prise pas plus que coq ;  
en sais une plus noble et plus accorte,  
et qui mieux vaut.

Ne sais le lieu où elle demeure,  
si c'est sur puy ou bien en plaine,  
et n'ose dire le tort qu'elle me fait  
et je me tais  
et me pèse qu'elle ici demeure  
quand je m'en vais.

Le *vers* est fait ne sait de qui,  
et le transmettrai à celui  
qui le transmettra par autrui  
envers Poitiers,  
qui m'enverra de son étui  
la contre-clé.

(Saint Martial est le patron de Limoges, et j'ai conservé la prononciation locale. De même, je garde la vieille forme du verbe *faul* pour « fait une faute » et *ostau* pour « maison », afin de fournir quelques rimes... mais je vois bien le ridicule possible de trop insister !)

Plusieurs versions chantées disponibles ; choisissons [celle-ci](#) :

Guillaume fut un homme joyeux, selon des témoignages, « ennemi de toute pudeur et sainteté », dit Geoffroy le Gros. Au retour de la croisade, « il se vautra dans le borbier des vices », dit Guillaume de Malmesbury. Il eut pour maîtresse la vicomtesse de Châtellerauld, et mit un évêque qui l'embêtait en forteresse à Chauvigny. Un gaillard, Guillaume ! Roubaud rapporte ces anecdotes.

Le domaine occitan commençait à la latitude de Poitiers, jadis. La frontière s'établit plus bas de nos jours, mettons suivant une ligne qui partirait en gros de Bordeaux vers Grenoble. De sorte que le Poitou et la région charentaise parlent, dans les campagnes, un idiome qui tient à la fois maintenant du français et de l'occitan, un panaché qui permet de la plaisanterie spécifique ! (N'oublions pas que, terres protestantes, l'Aunis surtout, et la Saintonge, ont eu à subir les impératifs de la reprise en main orchestrée pour Louis XIII par Richelieu (qui fut évêque de Luçon, en Vendée). Notons que Guillaume était duc d'Aquitaine et que notre nouvelle distribution régionale recouvre l'ancienne province. *Nil novi sub sole*.

Ayons, en passant, après ces considérations savantes, une pensée pour Rabelais, un quasi-local, résidant dans la province du dessus, mais de passage à La Rochelle, et son écolier limousin idiot, qui massacre autant le latin que le français (chapitre 3, de *Pantagruel*) et tant que vous y êtes, je vous conseille aussi l'invention du *torche-cul* par Gargantua (chapitre 13) qui fit l'admiration de son paternel Grandgousier, ça vous détendra, au digestif.



---

<sup>i</sup> Voir, dans le fil inauguré par Guillaume, la *tenson du néant* d'Aimeric de Péguillan (la « tension » à laquelle fait allusion Roubaud), p. 264 de l'Anthologie de Roubaud, débat subtil entre les troubadours Aimeric et Albertet de Sisteron, sur la réalité ou le néant de l'amour. « Ami Albert tensons souvent font beaucoup tous les troubadours et proposent débats d'amour.... ». Une autre fois, peut-être... si vous voulez.